

LES SOURCES LITTÉRAIRES

G. TRAINA

Interpréter les sources

Quand l'archéologie classique était largement conçue comme histoire de l'art grec et romain, les sources littéraires fondamentales « au service de l'archéologue » étaient le traité d'architecture de Vitruve (seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. ; Gros 2015) les derniers livres de l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien (troisième quart du I^{er} s. ap. J.-C. ; Naas 2002) et le Guide de la Grèce de Pausanias (II^e s. ap. J.-C. ; Alcock, Cherry, Elsner 2001). Il faut dire qu'auparavant les archéologues avaient une formation classique ; plus tard, l'archéologie processuelle, autrement connue comme *New Archaeology*, puis l'archéologie post-processuelle (Trigger, 1996) ont développé des positions radicales pour se démarquer de la tradition, en arrivant même jusqu'à parler de « tyrannie du document historique » (Champion, 1990). Cette formule provocatrice est de Timothy Champion, spécialiste de préhistoire de l'Europe Occidentale, qui l'avait formulée dans une contribution destinée à un public de médiévistes où il évoquait les « contraintes » de la tradition classique. Ces dérives méthodologiques étaient dictées par des bonnes intentions, dans le but de décoloniser l'archéologie de ses traditions classiques et « antiquaires ».

La polémique déclenchée par l'historien Moses Finley contre la « *New Archaeology* » et, en général, contre les revendications de subjectivité par les archéologues (Finley, 2001), a contribué à raviver la réflexion. De toute façon, le dialogue entre historiens et archéologues reste essentiellement ininterrompu. Il reste pourtant à préciser le rapport entre les archéologues et les sources écrites (littéraires, épigraphiques, papyrologiques). Certes, pour les civilisations préhistoriques, ou en général pour les situations mal documentées par des textes écrits, l'archéologie est le seul moyen pour analyser les structures du paysage ; mais pour le monde méditerranéen, depuis la période archaïque jusqu'à l'Antiquité tardive, la situation est plus complexe. En fait, la survie de nombreux textes écrits permet d'évaluer non seulement les types de peuplement, mais aussi les idéologies qui ont influencé, souvent de manière décisive, le choix des implantations et l'organisation de l'espace géographique. Il est donc important, même pour l'archéologue, pour récupérer la documentation écrite, si possible par le biais d'un dialogue constructif (voir Fraschetti 2007). Et d'ailleurs, au fur et à mesure que les archéologues commencèrent à s'intéresser aux aspects économiques et sociaux du monde ancien, ils mirent en valeur des textes jusque-là

négligés : par exemple, le corpus des arpenteurs romaines – les *gromatici veteres* – qui permet de découvrir les traces des cadastrations agricoles, ou bien les manuels d'agriculture de Varron et de Columelle, que Carandini (1994) a utilisé pour définir le modèle idéal de la villa romaine entre le II^e s. av. et le II^e s. ap. J.-C., en s'inspirant de l'expression *villa perfecta* (Varron, *De l'agriculture*, III, 1, 10).

Les vignettes des traités des *gromatici* (arpenteurs qui travaillaient avec un outil appelé *groma*) représentent leur propre vision du territoire : le site de la colonie romaine se trouve au centre d'un territoire bien quadrillé, à l'exception de quelques zones marginales. En fait, la centuriation romaine servait à favoriser le drainage des eaux, au moins quand le terrain, le permettait ; mais sa fonction principale était de rationaliser le registre foncier et d'éviter les conflits territoriaux, plus fréquents dans les zones humides ou inondées. Mais ces modèles idéalisés ne correspondent pas toujours à la réalité. On a interprété les sources valorisant leur vision de l'espace et le paysage idéal, étroitement liés aux valeurs romaines. Les campagnes de la péninsule italienne, ordonnées et réglées par les arpenteurs, et chantées par un poète comme Virgile, ont propagé l'idéologie d'un paysage basé sur la « villa parfaite », où les territoires marginaux, caractérisés par des bois et des marais, semblent être relégués aux marges, comme une expression d'une économie primitive.

Ces images se sont propagées depuis longtemps, en vertu d'une vision de l'histoire agricole consolidée par l'industrialisation, et poussées à l'extrême avec l'application de la pleine récupération des terres des XIX^e et XX^e siècles. L'histoire rurale a donc été interprétée comme un véritable conflit entre l'homme et la forêt, ou l'homme et le marais. En plus, la vision traditionnelle de l'Antiquité tardive comme une période de « décadence » a mal interprété la documentation littéraire. En fait, durant l'Antiquité tardive s'est développé une forte sensibilité au paysage, où les descriptions littéraires deviennent de plus en plus réalistes et moins idéalisées. Cela a contribué

à créer l'image d'une Antiquité tardive envahie par les forêts et les marais, qui ne correspond pas toujours forcément à la réalité.

Des espaces intégrés : le cas de la Vénétie

Les nouveaux équilibres régionaux créés avec l'Empire permettent désormais de parler d'espaces intégrés (Clavel-Lévêque, Hermon, 2004). Un cas intéressant est celui de la Vénétie, qui oscille entre le paysage agricole des plaines et le monde des bois et des zones humides. La description géographique qu'en fait Strabon (*Géographie*, V, 1, 4-9) est éloquente. Strabon écrit à une époque où la Vénétie était intégrée dans la dixième région augustéenne, mais récupère également des informations plus anciennes. Avec sa technique typique narrative, il relie les concepts de géographie physique et humaine avec des réminiscences littéraires et mythologiques, pour répondre aux besoins de ses lecteurs grecs et romains, et constitue une sorte de stratification de la mémoire du paysage.

Strabon subdivise sa description géographique en zones de territoire, à partir de la vallée du Pô, décrite dans son ensemble comme une plaine très riche entourée de collines fertiles. Le territoire est également caractérisé par une forte présence de cours d'eau et de zones marécageuses, tandis que la zone côtière est caractérisée par des lagunes. Dans sa description des villes, Strabon utilise la présence de marais comme indicateur géographique important. Il compare le système de berges et de canaux, développé dans les zones humides, au territoire de la Basse-Égypte, avec une alternance de territoires asséchés et cultivés et de zones humides équipées pour la navigation intérieure. Même la ville de Padoue est représentée comme un grand établissement situé dans les marais de la région. Dans le même temps, Strabon partage l'idée que, contrairement à ceux des Marais Pontins au sud de Rome, dans les marais des lagunes de la Vénétie il n'y avait pas de malaria car

l'eau de mer purifiait la boue marécageuse, considérée à l'époque comme la cause de la maladie, en raison des organismes nuisibles qui y seraient nés. Ce qui est observé à Ravenne, probablement à partir d'une source autoptique, se produit également à Altinum, « situé également dans un marais, et à la même position que Ravenne » ; on peut donc supposer que la ville présentait le même système de canalisations à Ravenne, où le transport était assuré par un système de ponts et de ferries. Une confirmation de ce système se retrouve dans le traité de Vitruve, qui confirme le rôle de Ravenne, Altinum et Aquilée comme le destin des centres urbains dans les zones traditionnellement hostiles comme les marécages, mais où le système de canaux en laissant pénétrer l'eau de mer, éloignerait le miasme infecté de l'air (I, 4, 11).

Les clichés ethnographiques : le cas des Ligures

On ajoutera également les problèmes déterminés par les clichés ethnographiques et par le filtrage des renseignements sur la base des préjugés classiques. À partir des siècles III^e et II^e s. av. J.-C., avec l'expansion romaine dans l'Italie septentrionale, les sources diffusent des clichés ethnographiques empruntés aux catégories hellénistiques qui classaient les hommes selon leur degré de civilisation et barbarie. Par conséquent, les peuples de montagne sont labélisés comme des gens rudes et sauvages, éloignés de la civilisation méditerranéenne (Dauge, 1981 ; Giardina 1997, 31-38 ; 200-208). Un exemple particulier est celui des Ligures, qui en plus vivaient près des peuples du Nord, et donc étaient encore plus belliqueux et sauvages (Diodore, *Bibliothèque historique*, V, 39). Mais à ces caractéristiques propres aux montagnards s'ajoutait la proximité de la mer ; à l'instar des Crétois dans l'imaginaire des Grecs, les Ligures sont présentés comme un peuple menteur, le moins fiable des peuples italiens (Caton, *Origines*, fr. 32 ; Cicéron *Pro Cluentio*, 72 ; Virgile *Énéide*, XI, 715-717). Bref, les Ligures présentent

deux facettes négatives, ajoutant la rudesse des montagnards à la fourberie des Méditerranéens, avec une aptitude au mensonge qui les rapproche des Carthaginois, tandis qu'ils partagent avec les Crétois et les Ciliciens les caractéristiques qu'on attribue normalement aux pirates. Sans doute, cette sorte de mixité amène Strabon (*Géographie*, IV, 6, 2) à leur attribuer des origines grecques. En fait, pour Strabon – comme pour tous les Grecs en général – l'accès à la mer représente un aspect fondamental dans le développement de la civilisation. Celui qui ne communique pas avec la mer est voué à rester barbare ; à son tour, celui qui est barbare, n'a pas besoin de la mer.

L'Anatolie de Strabon

L'œuvre de Strabon d'Amaséïa est l'un des grands monuments de la littérature historique et géographique de l'antiquité gréco-romaine. Son œuvre historique est perdue, mais, en revanche, il nous reste les dix-sept livres de la *Géographie* où Strabon s'efforce d'offrir un ensemble organique, en réunissant les éléments de géographie physique, spécifiques de la tradition scientifique mathématique, et les renseignements de la géographie descriptive (8.1.1). Cet effort de synthèse l'a amené à concilier deux tendances différentes : il s'agit, d'une part, des études portant sur la forme de la terre, pratiquées par les philosophes, et, d'autre part, des descriptions de régions, de peuples, de cités, qui font une place importante aux renseignements historiques ou ethnographiques ou encore aux *mirabilia*.

Les Romains et, surtout, les Grecs d'Asie qui ont vraisemblablement été des lecteurs privilégiés de Strabon, voyaient apparaître devant leurs yeux un monde oriental perçu à travers la grille conceptuelle d'un esprit hellénique. En même temps, Strabon associe l'hellénisme « codifié » de sa culture à son expérience personnelle. Comme nous l'avons déjà indiqué, Strabon était le descendant grec d'une famille de notables pontiques. Cette double appartenance – à la grécité œcuménique et à la sphère des élites anatoliennes – pose

à Strabon des problèmes d'identité. Les livres XI et XII prouvent la difficulté d'assembler les catégories de la géographie alexandrine avec les réalités d'un monde où l'hellénisme n'était que superficiel. Strabon en était bien conscient : de la sorte, au sujet de la toponymie, il rappelle les noms modifiés ou remplacés par les Macédoniens, lors de leur conquête de l'Asie centrale (11.11.5).

Longtemps, les philologues et les historiens ont traité Strabon comme un dépositaire d'informations précises et intéressantes, appartenant à des textes désormais perdus. En conséquence, ces informations étaient récupérées par un travail délicat de nettoyage des incrustations du compilateur, généralement considérées comme maladroitement et donc inopportunes. Mais la complexité de son œuvre oblige le chercheur moderne de se tenir à l'écart de toute dérive positiviste. Dans l'ensemble du « colosse » représenté par la Géographie, les livres XI et XII constituent un document unique pour notre connaissance de l'Anatolie orientale. Unique auteur classique originaire de cette région à s'être appliqué à décrire celle-ci de manière exhaustive et dont nous avons conservé l'œuvre, Strabon ne peut plus être réduit au statut de compilateur. Sa voix d'auteur doit être reconnue et interprétée à la lumière des multiples aspects de sa personnalité. Grec issu d'une importante famille du Pont mithridatique, contemporain de l'instauration du pouvoir romain dans une région caractérisée par l'hétérogénéité ethnique et par l'instabilité historique, savant ouvert vers son monde, Strabon nous apparaît à l'image de son œuvre : un monument dont tous ceux qui s'intéressent à l'espace de la Turquie n'ont pas fini de découvrir la richesse.

Ainsi, Strabon doit-il être étudié comme « monument » et non plus seulement comme « document ». C'est une exigence qui se fait de plus en plus ressentir, sous l'impulsion d'études récentes sur des auteurs de la même période, comme Diodore ou Denys d'Halicarnasse. Ces auteurs, eux aussi considérés pendant longtemps comme des dépositaires inertes d'informations plus anciennes, commencent maintenant à être étudiés pour leurs idéologies, pour leurs

méthodologies, pour leurs choix. L'époque de la vivisection est révolue, et ils ont été promus au statut d'objet autonome. Les acquis incontestables de la recherche traditionnelle, délivrés des exigences d'une *Quellenforschung* en définitive assez incertaine, sont ainsi revus par une démarche qui tient compte de l'identité de Strabon en tant qu'auteur, observateur lettré de son temps.

Dans la *Géographie* de Strabon, l'Anatolie est conçue selon le modèle d'Ératosthène, le grand savant du III^e siècle av. J.-C. Strabon récupère l'image suggestive de la chaîne du Taurus qui divise l'Asie sur toute sa largeur. Les expressions « à l'intérieur » et « à l'extérieur du Taurus » sont, elles aussi, d'origine hellénistique et font référence à une perception géopolitique du monde, saisissable déjà chez les historiens d'Alexandre et vouée à un grand succès : à la fin de l'Antiquité, la délimitation administrative des provinces tenait encore compte du Taurus comme ligne de démarcation entre le nord et le sud de l'Asie. En évoquant la chaîne du Taurus, Strabon doit admettre que celui-ci abritait différentes populations, parfois très fameuses (11.1.4) et qu'en conséquence il ne pouvait pas être relégué aux confins inexplorés, selon les modèles habituels de la géographie hellénistique. En même temps, son hostilité à l'égard des espaces des marges reste très marquée. Selon un principe explicitement énoncé (2.5.18) et partagé par tous les géographes antiques, l'intérêt de Strabon se focalise sur les centres habités, non pas sur les zones montagneuses et désertiques. Les chaînes des montagnes étaient importantes dans la mesure où elles représentaient des frontières naturelles qui articulaient le territoire. Les fleuves remplissent la même fonction, mais ils sont mentionnés aussi parce que sur leurs cours se développent des cités et des villages ou parce qu'ils permettent le transport du bois et des marchandises. Strabon est donc intéressé, en premier lieu, aux établissements humains, dont il présente l'histoire et les ressources économiques.

En outre, on retrouve dans la *Géographie* l'oscillation continue entre la dépréciation hellénique traditionnelle des mœurs barbares et la

conscience que même dans les régions marginales il était possible de retrouver des éléments civilisés. De ce point de vue, la description de l'Ibérie, où se trouvaient des maisons décorées et des *agorai* avec des édifices publics (11.3.1) apparaît comme exemplaire. La particularité du système social des peuples barbares n'échappait pour autant pas à Strabon. En parlant précisément de l'Ibérie (11.3.6), il montre sa bonne connaissance du système de « consanguinité » (*synghéneia*) qui réglait les rapports de propriété à l'intérieur des communautés « féodales », subordonnées au roi, mais jamais asservies.

Des noms imprononçables

Bien entendu, la sélection des sources comprend aussi la toponymie. On le voit clairement dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, un véritable inventaire du monde romain écrit dans les années 70 du I^{er} siècle ap. J.-C. Les premiers livres sont consacrés à la cosmologie et à la géographie du monde ; ils sont suivis par la description détaillée des trois règnes de la Nature. Pour accomplir un tel ouvrage, qui s'ajoutait à ses tâches de fonctionnaire impérial et à ses autres activités littéraires, Pline s'était donné une discipline de fer. Au début du II^e siècle, Pline le Jeune évoqua la journée de son oncle (et père adoptif), qui avait l'habitude de se lever avant le jour, essayant de consacrer à ses études le plus de temps possible. « Un livre était lu, il notait et extrayait [...] il étudiait jusqu'à l'heure du repas du soir : pendant ce repas un livre était lu, annoté, le tout avec rapidité. » (*Lettres*, III, 5). Pline distinguait sources les « auteurs étrangers », des Grecs pour la plupart, des « auteurs » tout court, c'est-à-dire les auteurs latins. Ces derniers, quand cela était possible, sont mis régulièrement en valeur, car Pline avait l'ambition de s'affranchir du poids des autorités grecques, afin de présenter le monde avec les yeux d'un Romain. Bien entendu, submergé par le nombre et la variété de ses sources, la vision et la description de l'Empire romain chez Pline reste hybride et variable, notamment dans les livres

géographiques (III-VI), fondés sur trois sources principales plus ou moins intégrées par d'autres renseignements. Ces livres constituent la structure qui permet de mieux comprendre le tout.

Au début du livre III, il déclare vouloir n'exposer « avec toute la brièveté possible », que les simples noms (*nuda nomina*). Ces noms ont été triés parmi les sources de Pline qui comprennent aussi des documents officiels relatifs à des recensements. On remarquera la présence relativement massive de toponymes et d'ethniques exotiques et donc barbares : là où les Grecs déforment les toponymes, en fabriquant par exemple des « noms parlants », quand il n'élimine pas les noms jugés trop « barbares », Pline le fonctionnaire s'applique à en énumérer un certain nombre, et cela même s'il les considère « peu faciles à prononcer », comme en Liburnie, sinon *ineffabilia*, « imprononçables » comme les tribus de l'Afrique du Nord. Dans plusieurs cas, l'inventaire de Pline constitue la source la plus complète et souvent la seule attestation du nom d'une tribu indigène. Certes, le nombre de ces tribus est fort réduit par rapport au chiffre de 500 indiqué par Pline. Le même type de sélection est appliqué pour la Bétique : des 175 villes recensées, on ne retient que « celles qui méritent mention ou qu'il est facile de nommer en latin ». En définitive, nous avons ici une sorte de « carte mentale » qui reflète une manière de voir « comme un Romain » (Whittaker, 2004, 63-87). L'acte de cataloguer, au moins en partie, ces noms imprononçables, est en quelque sorte une forme de romanisation.

Les textes et la technique : deux exemples

Le succès de Trajan avait été garanti par un siècle d'évolution technologique dans l'Antiquité. L'ère de Trajan marqua le début d'une période de grand développement de l'ingénierie. Son architecte, le grand Apollodore de Damas, avait jeté un pont sur le Danube à l'époque des guerres daciques, dans la localité dite des Portes de Fer,

entre la Serbie et la Roumanie actuelles. Il avait également fait le projet du Forum de Trajan à Rome et sans doute avait suivi l'empereur dans la campagne orientale. Avec son talent exceptionnel, Apollodore était un bon exemple de la politique impériale : on employait les techniciens les plus doués qui, en général, se trouvaient dans les forces de l'armée. De cette manière, on était en mesure de suivre de plus près l'exécution du travail.

Bien entendu, il ne s'agit pas que d'entreprises militaires. Afin de mieux consolider l'Empire, il fallait appliquer les progrès technologiques à l'échelle des provinces. Je donnerai un exemple, tiré de la correspondance entre Trajan et Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie. Il s'agit d'un échange de lettres, datées de l'an 112 de notre ère. Il y est question du lac Sapanca, situé à quinze kilomètres à l'est de Nicomédie, l'actuelle İzmit en Turquie : ce lac longe à quelque distance le fleuve Sangarios qui se jette dans le Pont-Euxin (fig. 5-38) Normalement, l'empereur subventionnait plutôt les constructions ou opérations régionales de grande envergure, laissant toute liberté aux villes pour se déterminer en matière de constructions immobilières purement urbaines. Pline désire que Trajan lui envoie un *librator*. Trajan accepte le principe de travaux en laissant entièrement le gouverneur juge de son utilité publique. Une unique modalité est précisée quant à la demande d'un spécialiste : celui-ci doit demander un expert niveleur à son ami Calpurnius Macer, gouverneur de la Mésie.

76



fig. 5-38. Le lac Sapanca.

Échange épistolaire entre Pline et l'empereur Trajan (Pline le jeune, Lettres X, 41-42)

Pline à l'empereur Trajan

« Quand je considère la grandeur de ta fortune et de ton esprit, rien ne me paraît plus convenable que de te proposer des travaux aussi dignes de l'immortalité de ton nom que de ta gloire et qui auront autant de beauté que d'utilité. Il y a sur le territoire de Nicomédie un lac très étendu : il permet de transporter par eau jusqu'à la route les blocs de marbre, les produits de la terre, le bois de chauffage et de construction sans grands frais et sans grande peine, alors que de là le transport par voitures jusqu'à la mer se fait à grand'peine et coûte bien plus cher. Ce travail exige une importante main-d'œuvre, mais celle-ci ne manque d'ailleurs pas ; car il y a beaucoup de monde dans les campagnes et bien plus encore dans la ville et il y a tout lieu d'espérer que tous se mettraient volontiers à un travail dont tous profiteraient. Tu n'as plus qu'à nous envoyer un niveleur ou un architecte, comme tu voudras, qui étudie avec soin si le lac est au-dessus du niveau de la mer ; les entrepreneurs de cette région prétendent qu'il est 40 coudées au-dessus. Quant à moi dans les parages je trouve un canal percé par un roi, mais on ne sait s'il a été fait pour colliger l'eau des terrains qui l'entourent ou pour joindre le lac à un cours d'eau, car il est inachevé. On ne sait pas non plus s'il a été abandonné par suite de la mort du roi, ou parce que celui-ci désespéra du succès. Mais ce fait même – tu permettras que le soin de ta gloire me rende ambitieux – m'incite et m'excite à désirer que tu mènes à terme ce que les rois n'ont pu que commencer. »

L'empereur Trajan à Pline

« Le lac dont tu me parles pourrait me donner envie de le joindre à la mer. Mais il faut étudier avec le plus grand soin si, une fois relié à la mer, il ne s'y déversera pas en entier, et en tous cas combien il reçoit d'eau et où. Tu pourras

demander un niveleur à Calpurnius Macer, et moi je t'enverrai d'ici un spécialiste de cette sorte de travaux. »

Ce projet fut apparemment une réussite. Auparavant, on avait perfectionné le système des *catarractae*, grâce auxquelles, avec une série de barrages, de nombreux fleuves étaient devenus navigables. Puis, malgré la crise économique croissante, on tira profit des innovations acquises au cours de cette époque exceptionnelle de développement technique et de créativité. De tels travaux étaient également très profitables pour la propagande. Ainsi, à propos du canal de Nicomédie qui avait été commencé mais très vite abandonné par le roi de Bithynie, Pline ne manqua pas de rappeler à Trajan les avantages idéologiques qui découleraient de l'achèvement de l'œuvre, parmi lesquels la poursuite idéale de la politique locale et la réalisation de ce que les rois hellénistiques avaient seulement tenté d'accomplir.

Un exemple important est transmis par un texte épigraphique : quand, en 152 après J.-C., l'ingénieur Nonius Datus acheva une mission dans la ville de Saldæ (Béjaïa en Algérie), il commémora l'événement avec une inscription votive, placée sur un socle de pierre avec les effigies de ses divinités tutélaires :

« Je suis parti et, en chemin, j'ai été la victime de brigands ; j'en ai réchappé avec les miens, dépouillé et battu. Je suis arrivé à Saldæ, j'y ai rencontré le procureur Clemens, il m'a conduit dans la montagne où on se plaignait du tunnel mal construit. Il était pratiquement considéré comme irrécupérable, car la longueur des parties creusées du tunnel avait dépassé la largeur de la montagne. Il est apparu que les forages s'étaient perdus loin du tracé si bien que le forage supérieur a dévié vers la droite en direction du sud, et le forage inférieur a de même dévié sur sa propre droite en direction du nord. Les deux parties s'écartant du tracé se perdaient. Le tracé, pourtant, a été matérialisé par des pieux à la surface de la montagne d'est en ouest. Pour éviter toute erreur de lecture à propos des forages, chaque fois qu'il y a écrit

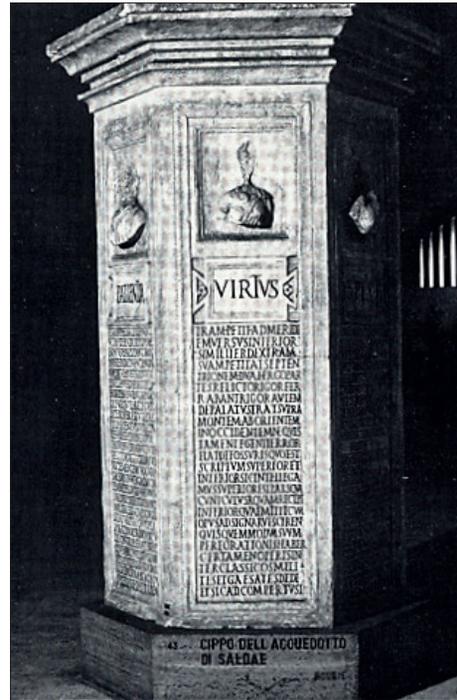


fig. 5-39. Le cippe de Nonius Datus.

“supérieur” et “inférieur”, il faut comprendre par “supérieur” le côté où l'eau entre dans le tunnel et par inférieur le côté où l'eau sort du tunnel. Lors de l'assignation des travaux, pour qu'on sache bien qui travaillerait et avec quelle méthode de creusement, j'ai organisé un concours entre des soldats de la flotte et des Gésates et ainsi ils ont fini par se rejoindre et par percer la montagne. C'est donc moi qui ai procédé au premier nivellement... ». (CIL VII 2728 et 18122 = ILS 5795).

Nonius Datus se moquait de la maladresse des soldats du génie municipal, incapables de percer une ligne droite. Son ironie, accompagnée d'une grande fierté pour son propre travail, était tout à fait justifiée mais la faute ne revenait pas seulement aux techniciens de Saldæ mais aussi au caractère centralisateur de l'organisation romaine. En effet, en l'absence d'une préparation adéquate du contremaître, il n'y avait pas de main-d'œuvre, aussi nombreuse soit-elle, qui puisse compenser l'ignorance et l'approximation (Cuomo, 2011 ; Djerroune, 2016).

Ces défauts sont dus en partie à la volonté de l'autorité impériale. En effet, à la même période de la mission de Nonius Datus à Saldae (Béjaïa/Bougie) (fig. 5-39 et 5-40) Antonin le Pieux décréta qu'aucun projet de construction ne pourrait être mis en œuvre sans la permission du prince. Le contrôle ne s'exerçait pas uniquement sur les entreprises défrayées par des fonds municipaux mais s'étendait à celles financées par des personnes privées. Les projets les plus ambitieux demeuraient donc une réalité circonscrite. Au-delà des tentatives pour expliquer la raison de ce blocage objectif avec des hypothèses sociologiques (comme celle selon laquelle le système esclavagiste, disposant d'un effectif presque illimité, rendrait inutile la recherche de solutions moins fatigantes comme des machines ou d'autres découvertes), nous pouvons donc

reconnaître l'une des causes possibles du manque de renouvellement technique dans cette politique centralisatrice.



fig. 5-40. Saldae (Béjaïa, Algérie). Entrée de l'aqueduc romain.

Bibliographie

- ALCOCK S., CHERRY J., ELSNER J. (ed.), *Pausanias: Travel and Memory in Roman Greece*, Oxford University Press, Oxford, 2001.
- CARANDINI A., I paesaggi agrari dell'Italia romana visti a partire dell'Etruria, dans *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*. École Française de Rome, Rome, 1994, 167-174.
- CHAMPION T.-C., Medieval archaeology and the tyranny of the historical record, dans AUSTIN D., ALCOCK L. (éd.), *From the Baltic to the Black Sea: Studies in Medieval Archaeology*, Routledge, Londres-New York 1990, 79-95.
- CLAVEL-LÉVÊQUE M., HERMON E. (ed.), *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain*, ISTA, Besançon, 2004.
- CUOMO S., A Roman Engineer's Tales, *Journal of Roman Studies*, 101, 2011, 143-165.
- DAUGE Y.-A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981.
- DJERMOUNE H., Le Librator Nonius Datus et l'aqueduc de Saldae, dans *L'architecture de l'eau en Méditerranée. Séminaire international (Annaba, 7-8 décembre 2015)*, sous presse = <https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01325522>, 2016
- DUECK D. (ed), *The Routledge Companion to Strabo*, Routledge, Londres-New York, 2017.
- FINLEY M.-I., *Sur l'histoire ancienne. La matière la forme et la méthode*, La Découverte, Paris 2001 (éd. originale Ancient History. Evidence and Models, Chatto&Windus, Londres, 1985).
- FRASCHETTI A., Alcune osservazioni a proposito di un recente volume su La leggenda di Roma, *Archeologia classica*, 68, 2007, 317-335.
- GIARDINA A., *L'Italia romana. Storie di un'identità incompiuta*, Laterza, Rome-Bari, 1997.
- GROS P., *Vitruve. De l'architecture*, Les Belles Lettres, Paris, 2015.
- NAAS V., *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, École française de Rome, Rome, 2002.
- TRIGGER B., *A History of Archaeological Thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996 (2^e édition).
- WHITTAKER C.-R., *Rome and Its Frontiers: the Dynamics of Empire*, Routledge, London-New York, 2004.